

Frédéric Valabrègue

Agricole et Béchamel

Roman



P.O.L

Agricole et Béchamel

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

La Ville sans nom, *roman*, 1989.

Frédéric Valabrègue

Agricole et Béchamel

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur 1992
ISBN 2-86744-282-6

A Dan et Christian

Armand Agricole a cinquante ans et il est employé municipal. A chaque retour de printemps, il se lève un beau matin en se disant : C'est pour cette fois. Chacun ne finit-il pas par rencontrer sa chacune ?

Il veut être amoureux. Il proclame tout haut : N'ai-je pas mangé tout mon pain noir ? Mais la saison passe et c'est l'amitié qui se présente. Voilà comment ça s'est fait, selon son souvenir, car il a une excellente mémoire grâce à une consommation exclusive et quotidienne de harengs.

Quand Agricole ne se voue pas aux harengs, il s'adonne aux lactaires délicieux. En tout cas, il est monovore, sauf quand il va au restaurant, ce qui lui arrive presque tous les soirs. Et à midi, il prend son déjeuner à la cantine de la poste, comme tous les employés de son service, parce que c'est plus pratique et moins onéreux.

Toutefois, lorsqu'il lui arrive d'être seul chez lui, et chez lui il est tout le temps seul, il ouvre une boîte de lactaires et les mange devant la fenêtre, à même la boîte,

en regardant dans la rue. Idem avec les rollmops. Un jour qu'il regarde dans le vague, comme cela, il voit qu'il est face à un homme, de l'autre côté de son étroite rue du Panier, qui lui fait un vague petit signe du doigt. Un hareng ou un lactaire dans la bouche et le regard encore plus vide, il rend machinalement ce signe pâle qui tient de la dénégation.

Une autre fois, toujours à la même fenêtre, mastiquant la chair du champignon toute dégoulinante d'eau ferrugineuse, il fixe sans la voir une opulente matrone qui s'active sur une pile. Soudain, elle tire rageusement un rideau et il revient, déconfit, de ses limbes.

Une autre fois.

Bon, il est déjà suffisamment averti. Mais cela lui fait penser à des circonstances similaires.

Alors, une autre fois, un matin, à huit heures moins dix, un reste de dentifrice au coin de la bouche, il dévale comme d'habitude la rue des Cordelles, puis la place de Lorette, empruntant les escaliers du même passage pour se retrouver dans une cour pavoisée de linges. Là, dans une galerie attenante, alors qu'il a les yeux vissés au sol, un mendiant assis lui lance son bonjour. Agricole lève la tête. Il voit deux yeux clairs dans un visage hâlé et toute une physionomie tendue par le reproche. Nullement impressionné, il se fait une réflexion un peu mécanique, à savoir qu'à Marseille les clochards sont toujours bronzés, ce qui leur donne bonne mine. Et pour se venger de cette façon agressive d'attirer son attention, il réplique d'un bonjour appuyé, rendant au mendiant la monnaie de sa pièce (sans pour autant mettre la main à la poche).

Une autre fois d'un autre matin, c'est le jour où il rencontre Guy Béchamel.

Il traverse sans regarder la rue de la République et fait

quelques pas sur le trottoir, lorsqu'il s'entend héler : Hé, crétin !

Juste devant lui, il y a une vilaine boîteuse qui s'appuie sur sa béquille. Elle décolle de son flanc un bras replet. Sa main soulève précieusement les phalanges en arc de cercle de son petit doigt orné d'une bague en brillants. Elle les fait miroiter en ordonnant : Vé !

Puis, soudain calmée, reprenant sa béquille et sa démarche sinusoïdale, elle jette à Agricole éberlué : Maintenant, tu peux continuer à regarder par terre !

Fidèle à une stratégie mise au point depuis plus de vingt ans, Agricole pousse la porte du bureau à huit heures tapantes. Sa ponctualité est proverbiale. S'il est en avance ne serait-ce que de cinq minutes, il monte s'asseoir sur la dernière marche de l'étage supérieur et n'en redescend que pour tourner la poignée de la porte à la seconde près. S'il est par contre en retard de cinq minutes, ce qui est rarissime, il se voit contraint de descendre à l'étage inférieur et de traverser tout le département avant de gagner par un escalier de service un débarras où, l'hiver, il suspend provisoirement ses vêtements superflus, quitte à venir les reprendre à la pause. Là est la phase délicate de l'opération. Il ne faut pas qu'on l'aperçoive en train de traîner dans le débarras. Car deux mètres plus loin il est sauf.

En effet, si par malheur les toilettes qui font suite à son premier refuge sont occupées, il suffit de patienter pour, après un salut rapide, s'asseoir sur la selle chaude. Ce salut, Agricole veut le faire durer : effusion, temps qu'il fait, boniment. Mais le quidam qui sort du lieu est toujours fuyant. Ce pas de porte n'est pas propice à la conversation.

Il semble qu'on y soit toujours pris en défaut. C'est donc le moment ou jamais du malin plaisir. Agricole insiste, histoire de bien inscrire son alibi dans la tête du témoin.

Si, par une autre sorte de malheur, les toilettes sont vides, Agricole rêve sur la lunette qui s'incruste dans ses fesses. Un employé rendu frénétique par la courante finira toujours par taper plusieurs coups sur la porte après avoir actionné la poignée. Flegmatiquement, Agricole tirera la chasse, prélude aux grandes eaux, pour manifester sa présence.

Agricole fait diversion. On peut se passer le mot : il est là, aux gogues, sans doute arrivé bien avant tout le monde. Tant, il a passé la nuit au bureau...

Il ne vient à l'idée de personne qu'il peut inventer un si puéril stratagème pour cinq minutes de retard que personne ne songe à lui reprocher. Mais la ponctualité d'Agricole est semblable à cette couche de peinture qui permet à un meuble vermoulu de rester encore debout. Surtout, elle laisse supposer bien des vertus. Agricole spécule sur cette supposition pour se dispenser de toutes les autres.

Ah, ah, constate-t-il dans l'ivresse des odeurs qui lui viennent du fondement en fixant la porte grise vierge de graffiti, ah, ah, encore une journée ! Et cette pensée lui fait pondre un gros nuage qui lui bouche les yeux et les oreilles.

Parfois, dans une bouffée de lucidité, en se tapant sur le front, il se dit : Mais à quoi bon toutes ces complications inutiles ?

Ou il se dit : Il doit y avoir une faille. Je suis sûr qu'il y a une erreur de raisonnement dans mon plan diabolique.

Il gazouille dans l'attente et l'ennui : Quel fumiste je fais ! Mais alors, quel incroyable fumiste ! Et il songe au recoin du recoin, à la souricière où se soustraire de se

soustraire, en avalant son ravalement, en s'autodévorant par les pieds.

D'autres matins, faire le fourbe ne l'intéresse plus. C'est la routine ordinairement banale.

Chapeau lancé, portemanteau raté !

Moquette pourrie, garde à vous ! Boxes jaunis, levez-vous ! Vestiaires métalliques, restez assis !

Rien ne manque à l'appel. Pêle-mêle : trombones, présent. Tampons-buvards, les gros où l'on visse la feuille, oui. Le récipient de colle dont il faut entrouvrir les lèvres de caoutchouc en le frottant pour qu'il bave, présent. La grosse Bertha des agrafeuses, celle où il y a toujours une agrafe coincée qu'il faut déloger avec des ciseaux ronds style fourniture scolaire, oui. Élastiques, présent. Chemises à glissière. Classeurs aux durs crochets métalliques. Sale gomme à encre verte qui n'a jamais rien gommé et qui arrache le papier. Œillets qui s'envolent sous la table et qu'il faut chercher à quatre pattes. Trousse. Et pourquoi pas la mallette en carton bouilli avec une tartine au gruyère et une golden farineuse ? Pourquoi pas l'encrier de porcelaine où cogne la sergent-major ? Mais le plus déprimant, même au bout de plus de vingt ans de bons et loyaux services, demeure la mouillette qui roule sur la colle des enveloppes ainsi que le boîtier rouge de l'éponge à humecter les timbres.

Agricole fait le café. Rien de tel pour se mettre en jambes ! Et pendant que la machine toussote dans le filtre, il fait la tournée des boxes, muni d'un docte petit carnet où se trouvent consignées les cotisations hebdomadaires.

Soit le Dirlo dont l'œil aristocratique se lève de sa page et qui retrousse les manches de sa veste d'un mouvement sec des avant-bras lorsqu'il le voit entrer.

Soit Odysseus Archangelos, Fausto Papetti, de Vigny de Vandeuil, Madame Togakawa, Kit Carson, Tom and Jerry, pérore Agricole entre les cloisons de bois.

Il a tellement l'habitude de son parcours que, si l'on restructurait cet appartement haussmannien aux stucs nicotinisés, il en apercevrait encore le fantôme dans la poussière, comme la trace d'un tableau manquant sur un vieux papier peint. Il buterait sur des obstacles imaginaires et tournerait des angles disparus.

Soit. Ni de Jonathan, ni d'Alexandre, ni de Nathanaël ! Ça, c'est pour vos enfants ! Mais des Francis, Roger (Roro), Marcel et les autres !

— Qu'as-tu contre Marcel ? C'est beau, Marcel, c'est un beau prénom populaire, lui fait remarquer Sureur, le délégué syndical.

— Est-ce qu'on t'a dit le contraire ?

Alors, cochant Rifflard, le second couteau (en grasseyant in petto Massu, Bigeard...).

Milou. Pas celui qui est tout le temps devant Riquet à la houppe, mais le diminutif d'Emile. Un brave petit œuf à moustaches, une miniaturisation d'Igor Stravinski.

Mademoiselle Diop (Mam'zelle).

(Frédéric Moreau, Meursault, Roquentin.) Agathe aux mamelles de génisse.

D'autres, des figurants, des plus fidèles à leur génération par les Jean-Pierre, Jean-Paul, Jean-Claude.

Agricole saisit au vol une rumeur étonnante. Il va y avoir un nouveau. Le mot pétille dans l'oreille. Milou s'est

extrait de son bureau pour l'annoncer. Il est encore plus concave que d'habitude, dans son pantalon à plis dont il effleure la couture.

— Tu es certain de ce que tu avances ? lui demande Agricole.

— Certain, certain... ? Sa tête chauve oscille tandis qu'il lève les bras.

Ainsi, commence Agricole perspicace, le léger parfum d'honorabilité qui flotte sur ces bureaux serait dû à cette bonne nouvelle ?

Hé, hé, trottine-t-il en se frottant les mains, on va se refaire une virginité !

Puis il sifflote allègrement les premières mesures d'*Avoir un bon copain*.

Agricole fait la vaisselle. Après avoir rassemblé ses tasses, ses soucoupes et ses cuillères dans les différents boxes, il se livre à une activité qui a l'avantage de lui décrocher les ongles à fond. On n'a vraiment les mains propres que quand on fait la vaisselle, argumente-t-il. Mais après l'avoir rendue nickel dans un lavabo minuscule, se pose l'éternelle et même question : Que faire ?

Soudain, il se souvient qu'il a des crayons à tailler. Dès que cette occupation se présente, il se sent soulagé. Il se dit : Je vais tailler mes crayons de cahier. L'expression ajoute à sa jouissance. Il ne sait pas où il est allé la chercher. Mais sans le cahier, il aurait manqué quelque chose au crayon.

Avec un rétrécissement de la bouche qui est le signe de son absorption, il tourne la moulinette qu'un pas de vis serre sur le rebord de son bureau. Grignoté d'un côté, de l'autre le crayon chie un long feston ourlé

d'une couleur. L'ambition d'Agricole réside en deux points :

a) acérer le crayon jusqu'au risque le plus extrême de rupture de la mine ;

b) dérouler le plus long copeau d'un seul tenant.

Il se pique le dos de la main pour vérifier la résistance de la mine. L'odeur de térébinthe garantit le voyage. Il rêve de montagne et de menuiserie lilliputienne. Il est le bûcheron d'une forêt infime et il renifle autant le bois de sapin qu'il goûte en la suçant l'onctuosité plâtreuse de la mine.

Malheureusement, cette occupation délectable ne l'amène que vers les onze, onze heures trente. Il reste une demi-heure à tirer. Il tente de reporter la pensée de la surprise et de la découverte à plus tard : comment sera-t-il ? Mais il se met à suer des mains. Alors il se cale en arrière. Une position particulière du bassin favorise l'assoupissement. Dans l'hypnose du paysage hivernal d'un calendrier et du tic-tac de l'horloge ronde, demeure la possibilité de s'endormir les yeux ouverts. L'alligator veille dans le marigot. Mais ne reviennent que des Je m'emmerde, comment est-ce possible de s'emmerder autant ? Il ressent une telle impatience et un tel ennui qu'il ne soulève pas son sous-main afin de lire le journal qui s'y trouve, avec les mots croisés, bien sûr, mais aussi le compte rendu d'un match de boxe, bref, le temps facile, du néant en forme de bonbon dans du papier glacé.

Sur le chemin de la cantine, Milou avise le diable d'Agricole. C'est une conversation qu'ils ont eue cent fois, variantes incluses. Milou demande A quoi ça te sert ? Armand examine son diable en aluminium chromé. Pli-

ble, démontable, télescopique, il est entouré d'un sandow bleu. C'est le plus petit diable que l'on puisse trouver dans le commerce. Agricole en a déjà vanté les mérites. Il coupe au plus court.

- A te faire répéter les mêmes questions !
- Mais que fais-tu des vieilleries que tu ramasses ?
- Je les amène à la maison, je les retape et quand j'en suis lassé, je les revends.

A la cantine de la poste, Agricole rencontre Guy Béchamel. En entrant, il n'a pas cherché avec son plateau. Il a vu une zone d'accalmie, un lieu de prévenance. Là où il y a le nouveau, ça creuse un écart. Il a le visage blanc. On dirait qu'il vient de boulanger. Agricole s'assoit en félicitant son flair. Puis il se lance dans un travail de haute télépathie.

Voici comment il s'y prend. Il déploie ses antennes extra-sensorielles. Il déplie ses minuscules palpeurs d'ambiance. Il n'est que tact. Contractant l'hémisphère gauche, celui de l'inconnu, celui-de-toutes-les-vraies-possibilités-enfouies-de-l'être-qui-n'utilise-pas-le-quart-de-son-potentiel, il influe sur le centre, comme dans les échecs modernes. Et d'abord lui, habituellement bâfreur et disert, ne touche à rien, en plus qu'il ne pipe mot. Il n'a qu'une terreur : une goguenardise, un rappel à sa condition que pourrait lui adresser une bonne âme de l'assistance. Une phrase du genre : Comment, Armand, tu ne manges rien ? apparemment anodine, mais qui alerterait le nouveau sur un changement d'état, presque une comédie, alors qu'il désire se mettre à neuf.

Aussi, il n'agit pas trop d'air. Au contraire, il effectue un travail en profondeur. Il concentre ses forces dans

une région costo-abdominale d'où elles rayonnent vers l'extérieur. Le Grand Œuvre s'accomplit dans le geste de tendre la main vers la corbeille de pain. Rien que dans cela, il a tout exprimé. Un être un peu réceptif ne s'y trompera pas.

D'ailleurs, un jour, ils évoqueront cet épisode. Agricole ne fera aucune confidence sur sa manipulation télépathique. Mais Béchamel, à son ami tout rougissant de plaisir, confiera qu'il avait tout de suite compris avoir à faire à un artiste.

Mais aujourd'hui, Agricole se dit : Quel nouveau, quel formidable nouveau !

Vous avez déjà vu un chien approché par un plus gros qui veut lier connaissance : il fourre sa queue sous son fessier, baisse outrancièrement les oreilles, bientôt s'aplatit. Ainsi, d'avance, le nouveau fait-il amende honorable, en gros, pour tous les impairs à commettre, y compris tous ceux qui lui seraient injustement imputables. Il a pris le côté groggy, lobotomisé, de la victime offerte en pâture.

D'accord, seulement un œil veille au grain, une vigilance qu'Agricole décèle et qui le ravit. Ah, il ne manque pas de monde, autour, pour présenter des hommages ! Chacun cultive la plus digne des circonspections ! On l'informe, on le met au parfum. Mais surtout on le sonde, en douce, pour savoir à quel camp il sera susceptible d'appartenir. Quel camp ? Malgré son ancienneté, Agricole serait incapable de les définir. Mais ça n'a pas d'importance. Le tout est de savoir qu'ils existent. Et le nouveau le sait ! Parce qu'à la moindre question glissante,

Armand Agricole a cinquante ans et il est employé municipal. A chaque retour du printemps, il se lève un beau matin en se disant : C'est pour cette fois. Chacun ne finit-il pas par rencontrer sa chacune ?

Il veut être amoureux. Il proclame tout haut : N'ai-je pas mangé tout mon pain noir ? Mais la saison passe et c'est l'amitié qui se présente. Voilà comment ça s'est fait, selon son souvenir, car il a une excellente mémoire grâce à une consommation exclusive et quotidienne de harengs.



9 782867 442865

97 F
921-460-8
ISBN : 2-86744-282-6
Imp. en France 03-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS